



L'école en plein air

Compte-rendu
T'éduc du 2 juin 2021



Avec comme invités :

- Côté associations : **Isabelle Samson**, animatrice pédagogique de l'association départementale de l'Ardèche de l'OCCE (Office central de la coopération à l'école), et membre du chantier national Ecocoop/Apprendre et enseigner dehors ;
- Côté enseignement : **Muriel Guedj**, professeure des universités en Épistémologie, Histoire des sciences, et Éducation à l'Université de Montpellier ; **Alexandre Ribeaud**, professeur des écoles en maternelle dans le 19^e arrondissement de Paris, pratiquant la classe dehors ;
- Côté institutions : **Marco Barocca-Pacard**, professeur à l'université du Québec en Outaouais, membre du Centre de recherche sur l'enseignement et l'apprentissage des sciences (Québec) et chercheur associé au Centre de recherche en éducation de Nantes (France). Participe au programme Hors Les Murs, qui vise à informer sur les pratiques éducatives hors de la classe ; **Geneviève Lessard**, professeure à l'Université du Québec en Outaouais en sciences de l'éducation, plus précisément en adaptation scolaire. Participe au programme Hors Les Murs, qui vise à informer sur les pratiques éducatives hors de la classe ; **Aurélié Zwang**, enseignante - chercheuse en sciences de l'éducation, membre du laboratoire interdisciplinaire de recherche en didactique, éducation et formation à l'université de Montpellier. Accompagne une recherche-action sur le thème de l'école en plein air depuis 2019. Coordinatrice avec Jean-Michel Zakhartchouk le numéro 570 des Cahiers pédagogiques sur "Apprendre dehors" (18/06/2021).

Objet d'un véritable engouement ces dernières années, accéléré par la pandémie de Covid 19 et la difficulté de réunir du monde dans des lieux clos, l'école en plein air, ou école dehors semble s'installer progressivement dans le paysage de l'école en France. La création de pages Facebook, de réseaux entre enseignants, formateurs, et membres de la communauté éducative (comme le mouvement « Classe dehors »), est un signe important de ce phénomène.

La pratique de l'école en plein air est beaucoup plus développée ailleurs qu'en France, et ce depuis plus longtemps. À l'origine notamment du mouvement, la « pédagogie du dehors » venue du Danemark, qui s'est popularisée également en Allemagne, en Suisse, mais aussi en Australie, aux États-Unis, en Chine, au Canada. Cette pédagogie implique a minima, le lien avec la nature, la mise en mouvement des corps des élèves et de l'enseignant, et plus globalement une autre façon de transmettre.

Dans la réalité, l'école dehors recouvre beaucoup de pratiques diverses, dans des écoles dites alternatives, mais pas seulement. Comment caractériser ces pratiques ? Quelle différence entre la classe dehors et une simple sortie scolaire ? entre la classe dehors et la classe entre les murs ?

La classe dehors, une simple transposition de la salle de classe à l'extérieur ?

Selon **Aurélié Zwang**, des définitions ont été produites par des associations d'éducation à l'environnement. Mais pour l'enseignant, il s'agit de réaliser une équation complexe : réaliser des parties de programme à l'extérieur, en mettant en œuvre une pédagogie où l'élève est au centre des apprentissages. De fait, l'élève est plus libre de ses mouvements : il sollicite plus l'adulte, car se trouve en questionnement. Une autre façon de faire classe dehors, serait de faire une simple translation du dedans au dehors. Mais être dehors place toute la classe dans un autre environnement : cela modifie forcément ce qui est prévu. La classe dehors articule ce qui émerge des élèves et ce qui est prévu par l'enseignant.

Alexandre Ribeaud, qui enseigne à des moyenne section de maternelle, indique qu'il avait l'idée de translation de la classe à l'extérieur, en s'appuyant sur la partie « jeu libre » du programme (l'environnement l'y a conduit). Quand on sort, la translation ne peut être exacte, car on est face à énormément d'imprévus, du côté des élèves ou de l'environnement. Cet imprévu va permettre des apprentissages.

Selon **Geneviève Lessard**, il y a une diversité d'approches. Certains enseignants vont se rapprocher plus de ce qu'ils font en classe, d'autres utilisent l'environnement comme un support pédagogique. La simple transposition n'est pas totalement possible : le rapport à l'espace et au temps est modifié par le fait de sortir.

Marco Barrocca-Pacard estime qu'on peut faire classe dehors sans chercher à développer le lien à la nature, mais dès qu'on sort, on commence à établir ce lien, qu'on le souhaite ou non, même en ville. Beaucoup de travaux montrent l'impact pour la santé mentale et physique de ce lien à l'environnement, chez les enfants comme chez les adultes. C'est donc toujours présent, même si n'est pas recherché.

Les bénéfices de l'école dehors

Isabelle Samson accompagne une classe rurale de CE2-CM2 près de Privas en Ardèche depuis septembre, qui pratique l'école dehors, à raison de deux heures par semaine. Au niveau des compétences psychosociales, de l'inter-relation, on observe au fur et à mesure le développement d'un véritable sentiment d'appartenance au lieu et entre les élèves. Les relations entre les élèves sont soudées par le fait de vivre quelque chose d'unique. L'attachement au lieu est favorisé par des rituels. Il se trouve à un quart d'heure à pied, le long d'un ruisseau boisé. Il est traversé par un chemin ouvert à tous les randonneurs. La création d'un lieu, un cercle de rondins, pour se rassembler. Le cercle n'est pas évident en classe!

Alexandre Ribeaud signale que c'est important d'aller toujours au même endroit. Cette année, il s'agit d'un square à côté de l'école. On gagne du temps, et il y a toujours un temps d'appropriation qui fait qu'un lieu éloigné n'est pas toujours évident pour une séance de deux heures. Ce qu'on observe immédiatement, c'est la cohésion de classe, qui diffuse toute l'année. On constate également un certain apaisement (il n'y a plus de bruits de matériels, etc). Une sortie où on a associé une classe de CM2 difficile a été très positive : les grands ont joué avec les petits pendant une heure et demi, dans un climat d'apaisement qui a été très favorable pour eux et pour leur enseignante. Le troisième point, c'est la concentration : les élèves dehors se concentrent plus longtemps dehors, ils sont moins dérangés. Tout cela est lié à un vrai bien-être.

Geneviève Lessard pointe que dehors, il n'y a souvent pas de consigne par rapport à un savoir académique précis. Du coup, les enfants peuvent faire valoir des choses qu'ils savent, en dehors de ces savoirs-là. Sortir de la classe change le statut de l'élève dans la classe, les élèves en difficulté ne sont plus ségrégués comme dans la classe. De retour en classe, ces mêmes élèves peuvent changer d'attitude, parce que grâce à la sortie ils ont été reconnus compétents dans un champ. Ça ouvre une porte pour changer en tant qu'apprenant.

Aurélie Zwang accompagne une recherche-action participative : la majorité des observations sont faites par les enseignantes impliquées (il n'y a que des femmes!). On observe que les lieux sont investis même hors des temps de classe : les enfants reviennent sur le même lieu avec leur famille, ce qui prouve l'appropriation! Le territoire est investi différemment. Quant à l'apaisement, l'école Renaudot à Poitiers (maternelle) a fait des observations systématiques pendant 15 séances du comportement des élèves (langage, cri, pleurs, conflits, etc) : les plus timides parlent plus, les gestes d'entraide se multiplient, et on voit nettement une diminution des conflits et des crises. Selon les enseignantes, la régularité compte. La séance après les vacances est parfois plus difficile, car il y a eu interruption des séances. Du côté de la concentration, une autre école l'a mesuré, et a montré que la concentration n'est pas là à l'extérieur, mais qu'elle est beaucoup plus importante une fois rentrés en classe.

La sortie scolaire : les mêmes bénéfiques ?

La régularité et la fréquence sont importantes pour que la classe dehors fonctionne, mais ce qui prime, c'est la liberté, souligne **Geneviève Lessard**. Au musée par exemple, il y a des règles et des conventions, et les enfants ne se sentent pas libre de bouger, crier, s'exprimer.

Quels enjeux, à l'origine, des « classes-promenades » ?

Les contextes du début de l'école publique et d'aujourd'hui sont bien différents, indique **Muriel Guedj**. À la fin du 19^e siècle, au moment des lois Ferry, amener les élèves dehors pour faire classe est très associé à l'enseignement des sciences. Les sciences entrent à l'école à cette période, avec l'idée de se positionner contre les leçons de morale, qui sont des injonctions : les élèves doivent se faire leur propre opinion, en se basant sur l'observation. L'école élémentaire à cette époque prépare les enfants à la vie active : leur destin social est ancré à l'avance, ils embrassent la profession du père pour les garçons, ou le métier de mère de famille pour les filles. On permet la scolarisation de tous, mais chacun reste dans son monde. Les enfants de la bourgeoisie apprennent dans les petites classes du lycée des éléments culturels, alors que l'école primaire du peuple est un enseignement utilitaire (et non utilitariste), qui dure jusqu'à 12 ans. L'environnement professionnel de ces enfants au sortir de l'école compte. Avec les leçons de chose, on travaille avec et autour des objets pour être capable de faire ensuite un usage de cet objet (par exemple le couteau, les fruits en fonction des saisons, la grappe de raisin dans les régions viticoles). La leçon de choses est en lien direct avec les enjeux de l'enseignement des sciences à cette époque. La classe-promenade permet de ramener des objets ou des éléments naturels (minéraux, végétaux) : on les dépose dans le « musée » de l'école.

Quels freins pour l'école en plein air ?

Marco Barrocca-Paccard souligne que c'est une question complexe notamment en France. Il y a d'abord des contraintes institutionnelles et normatives. Les normes ont été renforcées, notamment depuis l'accident de la Drac dans les années 1990 : cela rend très complexe la mise en place de sorties scolaires de grande ampleur (sur plusieurs jours, hors des horaires scolaires, comme cela se faisait beaucoup dans les années 1970-80). Ces sorties existent, mais elles demandent beaucoup d'organisation et de pugnacité de la part des enseignants. Cette tendance au renforcement des normes est en augmentation, et c'est très bloquant ! La sortie sur le temps scolaire est possible pour le premier degré, mais c'est beaucoup moins facile pour le secondaire, car les emplois du temps sont très contraints. Ce qui reste possible dans le secondaire, ce sont les obligations légales du programme, comme en sciences où des sorties sont prévues. Mais du coup, on sort pour chercher des éléments en lien avec le programme, qu'on va ramener dans la classe. La sortie n'a pas le temps de se déployer, contrairement à une sortie d'une semaine par exemple.

Ensuite, plus globalement, il y a un frein culturel : c'est le rapport au risque dans la société, qui peut être schizophrène. On cherche toujours la responsabilité derrière un accident. C'est une tendance plus accentuée au Québec qu'en France : tout peut être judiciairisé rapidement. Sortir, c'est indissociable d'une prise de risque. Les pays d'Europe du Nord ont un rapport différent au risque et à la nature.

Alexandre Ribeaud pointe le fait qu'il a formalisé son projet pour se rassurer ainsi que sa hiérarchie à travers un dossier, disponible sur son site. Les parents sont moins réticents si la démarche a été formalisée, quand bien même on tâtonne. Il faut prévenir les parents, expliquer la démarche en amont, en rassurant sur les contenus, en indiquant les bienfaits, etc. Quand arrive l'hiver, il faut parfois insister sur le fait que les enfants prennent du plaisir malgré la pluie et le mauvais temps : il ne faut pas hésiter à communiquer. La classe dehors peut être l'occasion aussi d'associer les parents, qui accompagnent la classe dehors. C'est un temps privilégié pour échanger avec les parents. La crainte du risque et du regard des autres peut aussi être un frein chez les enseignants.

Enfin, le dernier frein concerne le contenu : on peut se limiter en se demandant ce qu'on va enseigner dehors. Au bout de quelques séances, on se rend compte de la diversité de ce qu'on peut faire, on peut être même submergé par les idées qu'on pourrait développer. Le langage et le jeu libre m'ont paru intéressants à développer, via des choses très simples (demander aux élèves de verbaliser ce qu'on a fait le matin, etc). La restitution ou l'anticipation de la séance est intéressante à cet égard.

Geneviève Lessard pointe le fait qu'au Québec, les pratiques d'école dehors sont assez faciles à justifier en ce qui concerne les plus petits (le cursus est axé sur le développement global), sans forcément avoir d'intention didactique précise. Mais plus on avance dans le cursus, plus la justification est complexe. Aller à l'extérieur suppose qu'on n'a pas tout programmé à l'avance. Via nos recherches, nous avons observé des pratiques très différentes, certains formalisent ce qu'ils font dehors après coup, en le reliant au programme. Il y a des va-et-vient entre intérieur et extérieur. Les enseignants partent parfois avec un programme, tout en étant capable de suivre les enfants, de rester ouverts à ce qui va se passer.

Dans le secondaire, il est plus difficile d'avoir cette souplesse, insiste **Marco Barrocca-Panard**. L'enseignant n'est parfois pas capable de s'emparer de ce qui se passe, parce que cela ne relève alors pas de la discipline qu'il enseigne.

Muriel Guedj constate que dans le secondaire en France, l'enseignement des sciences doit être rénové. Il est souvent décontextualisé, et il manque de sens pour certains lycéens. Cette question du dehors, au-delà de la question du bien être, pourrait être interrogée pour des élèves plus grands. Il faudrait se demander comment l'enseignement des sciences aujourd'hui pourrait mieux répondre aux enjeux qui se posent dans la société (alimentation, énergie, environnement). Cette rénovation suppose de croiser une diversité d'acteurs, et c'est ce que permet justement le dehors, à mon sens. L'environnement peut aussi s'enrichir d'acteurs extérieurs, au-delà du simple « dehors ». Il y a des prémisses qui doivent être poursuivies en ce sens, pour permettre aux jeunes d'aujourd'hui de devenir des citoyens.

Questions

- **Doctorante en STAPS à l'université de Strasbourg** : je fais une recherche sur la petite enfance, et on observe aussi les crèches! Il y a aussi un collectif « Tous dehors » qui se monte en France, après la Belgique. Est-ce que les démarches d'école dehors sont justifiées par le bien être ou par les objectifs scolaires?

Aurélié Zwang : La classe dehors est une approche intégrative, qui s'adresse à l'enfant sous toutes ses facettes. laisser la place à l'émergence, c'est de fait mettre un peu plus l'enfant au cœur de son apprentissage, et accueillir ce qui se passe pour lui. C'est donc une façon de l'appréhender comme sujet. Il y a au départ des objectifs scolaires, mais il y a des aller-retours!

Isabelle Samson : On n'a peut-être pas évoqué la dimension citoyenne. Il y a un enjeu de construction du citoyen, qui est très fort à notre époque avec la transition écologique et climatique. Cette classe dehors aide à construire ce lien avec l'environnement, en ajoutant une dimension démocratique et active à l'enfant.

- **Roseline Prieur : Est-ce qu'à l'occasion des classes dehors, l'enseignement des sciences est convoqué (via par exemple l'observation de la nature, etc.)? Est-ce que cela a des conséquences chez le jeune enfant sur le sentiment d'appartenir à cette nature ?**

Marco Barrocca-Pacard : La question du rapport au vivant se pose spontanément chez les enfants, dès qu'on sort, au moins jusqu'au collège. Par rapport aux années 1970 qui ont vu émerger cette éducation à l'environnement, notre société a énormément changé : l'urbanisation a fortement augmenté dans les pays occidentaux notamment. Le lien à la nature se construit moins spontanément chez les enfants en ville. Sortir avec les enfants peut permettre de recréer ce lien. Quant au dégoût des jeunes enfants pour certaines espèces, par exemple les araignées, il y a eu des recherches intéressantes (Serge Franc, université de Montpellier) : il y a beaucoup de choses à faire avec les enfants, pour dépasser certaines appréhensions et leur apprendre des connaissances.

- **Question du tchat : Quel kit de base pour l'école dehors ?**

Alexandre Ribeaud : Une bâche pour créer un lieu de regroupement, une crécelle ou un sifflet pour rassembler, un caddie avec les bouteilles d'eau et les vêtements de rechange, un sac pour ramasser les trouvailles. On peut commencer avec très peu.

Références :

- [Apprendre Dehors](#), Cahiers pédagogiques n°570 (juin 2021)
- [Webinaire](#) des Cahiers Pédagogiques (23 juin 2021)
- Programme de recherche « [Hors les Murs](#) », de l'UQO
- [Site](#) d'Alexandre Ribeaud
- « [Faire classe dehors, un enjeu de société](#) », Animation et Education n°282
- [Ecologie : naturellement nôtre](#), Le nouvel éducateur n°251
- Les [projets](#) de recherche-action du FRENE (ancien Réseau Ecole et Nature)
- Ressources du réseau Canopé : les [essentiels](#) pour faire classe dehors ; [bien débiter](#) la classe dehors
- L'enfant dans la nature, Moïna Fauchier-Delavigne, Matthieu Chéreau, Fayard, 2019
- Site du groupe [Classe Dehors](#)
- [Articles](#) d'Alix Cosquer, Chercheuse en psychologie environnementale / psychologie de la conservation, Université de Bretagne occidentale
- [Apprentissages en éducation à la biodiversité à l'école élémentaire : savoirs et émotions au sujet des arthropodes](#), Serge Franc, Christian Reynaud et Abdelkrim Hasni, RDST, 8 | 2013
- [L'école dehors : l'exposition à la nature ne fait pas tout!](#), Laura Nicolas, The Conversation, mars 2021
- Voir aussi les travaux de [Dominique Cottereau](#), [Gaston Pineau](#), et [Dominique Bachelart](#)



[Retrouvez
nos T'éduc en replay](#)



[Contactez-nous :
educ-formation@universcience.fr](#)